

SIDIAH-MARIE

OU

FRANCE ET AFRIQUE

(Suite et fin.)

VIII.—BEN ABDALLA

Frappé de deux balles sur le plateau de N... Ben Abdalla avait été renversé de son cheval et laissé comme mort par les Français. Ses soldats l'enlevèrent, en fuyant, du champ de bataille ; mais il tomba aux mains d'Arabes ennemis, qui le retinrent prisonnier, dans l'espoir d'une rançon. Il les suivit, enchaîné, à travers l'Afrique, changeant de direction suivant les hasards de la guerre. Guéri enfin de ses blessures, après trois mois de captivité, il se fit racheter par sa tribu, et regagna sa tente, au sommet del Biban. Ses femmes et ses serviteurs avaient pleuré sa mort, et le cheik regretta de n'être pas mort en effet.

L'ornement de sa smalah, la joie de son cœur, sa fille unique, sa chère Sidiah avait disparu... Ceux-ci la disaient tuée dans la déroute de N... ; ceux-là la croyaient dévorée par quelque chacal ; d'autres, et c'était pire encore, la supposaient enlevée par les chrétiens.

Ben Abdalla jura sur la tombe du prophète de ne prendre aucun repos qu'il n'eût retrouvé son enfant ! Il la lui fallait absolument, morte ou vive !

Il erra plusieurs mois de tribu en tribu, suivant mille avis contraires, et entra un jour dans sa tente, convaincu que sa fille était chez les Français.

A partir de ce moment, il devint la terreur de nos soldats. Volant partout à leur rencontre il ne regagnait jamais son camp sans prisonniers. Il prenait alors à part chacun d'eux, il les accablait de questions et les déchirait de tortures. Bientôt ses soldats furent moins nombreux que ses esclaves.

Un jour, il rassemble ces derniers et leur promet de les affranchir tous, si un seul d'entre eux lui apprend le sort de sa fille. Le lendemain matin un des captifs se présente et lui demande s'il lui peut se fier à sa parole.

— Par Mahomet ! s'écrie Ben-Abdalla, compte non-seulement sur la vie et sur la liberté de tes frères mais encore sur un riche présent pour toi-même, si tu me fais retrouver le plus cher de mes trésors. Parle vite, où est Sidiah ?

— J'ai vu, après la bataille de N..., un enfant de quatorze à seize ans prise par des Français, répond le soldat : ils l'ont conduite à l'Est de Bone, chez les Beni-K..., qui venaient de se soumettre à nous. Excuse-moi de n'avoir pas des renseignements plus précis ; mais je te promets de te rendre ta fille, si tu m'emmènes dans ton expédition.

— Non, répondit Ben-Abdalla après avoir réfléchi ; j'irai sans toi vérifier ta parole, et tu attendras ici l'exécution de la mienne.

Dès le lendemain le cheik partit pour la tribu indiquée ; mais ce fut en vain qu'il en fouilla tous les douars, Sidiah n'y était point et n'y avait jamais été.

Le soldat avait menti dans l'espoir d'une évadition...

La colère du cheik fut si épouvantable, qu'il massacra tous les Beni-K... alliés des Français. Puis, revenant comme la foudre à sa propre tente, il appela le captif.

— Tu m'as trompé, lui dit-il, chien de chrétien ; meurs donc comme un chien !

Et il broya le malheureux sous les pieds de son cheval de guerre.

— Meurent ainsi, reprit-il, tous les ennemis du prophète et de la vérité !

Aussitôt il manda les *chaous* (exécuteurs) et rassemble ses prisonniers, puis les comptant en silence, d'un œil sauvage, il les fait immédiatement, et sans sourcilier, décapiter devant lui, les uns après les autres.

Après ces événements, on vit le cheik, enfermé dans sa tente, refuser d'y admettre aucun de ses serviteurs. Pas une de ses femmes même ne l'approchait ; il demeura ainsi solitaire pendant quatre semaines.

Une nuit enfin il appelle deux de ses officiers, il commande une escorte sûre et quitte le camp sans avertir personne. La semaine suivante, il était à Bone et demandait à parler au général C... Nous ne dirons pas quel dangers il avait bravés pour arriver jusque-là, quels obstacles de toute espèce il lui avait fallu surmonter. L'étonnement des habitants et de la garnison de Bone fut presque de la stupeur, en apprenant que le terrible Abdalla, celui qu'on surnommait le *Massacreur*, était en conférence avec le gouverneur français !

Le cheik entra chez celui-ci sans armes et sans cortège, le visage plein de douceur et de soumission.

— Général, lui dit-il, je viens vous demander les moyens de me rendre à Alger ; j'ai reconnu la grandeur de votre maître, et je brûle du désir de le servir comme vous. Donnez-moi donc une lettre pour votre grand chef, et je courirai me mettre, moi et les miens, au service du Sultan des Français.

Un revirement si soudain parut suspect. On fit passer le cheik, un mois durant, par les épreuves les plus sévères et les plus humiliantes. Il les subit sans regret et sans murmure, de manière à détruire les moindres inquiétudes...

Puis il fut conduit à Alger, et fit publiquement sa soumission...

On le vit, dès lors, causant partout avec les

officiers, recherchant leur compagnie et toute occasion, descendant jusqu'à boire et à fumer avec les sergents... ; et personne ne reconnaissait plus en lui le terrible cheik du désert.

Un soir, après une longue promenade faite avec un sous-officier de spahis, Ben-Adalla se trouva seul devant la rade d'Alger ; il contempla quelque temps la mer en silence, puis il poussa une sorte de rugissement, où la joie se mêlait à la rage ; et, se retournant avec précipitation, il accourut au palais du gouverneur.

Le lendemain, il figurait à la tête de la députation des chefs soumis qui partaient pour la France.

Nous l'avons vu arriver à Toulon, et nous allons le suivre à Paris.

IX.—LES RECHERCHES

On se souvient avec quel empressement les Parisiens affluèrent l'hiver dernier sur les pas des Arabes, compagnons de Ben-Abdalla. Ce dernier se faisait remarquer entre tous par sa courtoisie infatigable ; toujours prêt à entrer en conversation avec tout le monde, il ne quittait jamais son interprète, et démarches, politesses, madrigaux, rien ne lui coûtait pour arriver à son but.

Ce but, on l'a deviné, c'était sa fille ! Trouver sa fille, et la reprendre à la France ! tel était le motif de sa soumission, comme tel avait été le motif de ses fureurs. Le lion se faisait chat pour mieux saisir sa proie...

— Sidiah, lui avait-on dit un jour, était secrètement passée en France avec un officier dont on ignorait le nom...

Sur cette vague indication, le cheik allait devant lui..., comme les mages guidés par l'étoile.

Nous ne le suivrons pas dans tous les lieux publics, dans tous les théâtres, dans toutes les promenades, dans tous les salons. Justifiant l'acharnement de ses perquisitions par la curiosité d'un barbare, il parcourut les sommets les plus élevés comme les autres les plus abjects de la capitale ; son œil sperçant se fixa sur tous les visages de jeunes femmes, de puis la plus pure et la plus respectée, jusqu'à la plus vile et la plus infâme.

Une nuit, il rentra parmi ses frères, le visage rayonnant, la poitrine dilatée, la tête en feu, le cœur inondé de joie. Un renseignement précis lui avait enfin appris la retraite de son enfant ! Sidiah existait ! il allait la revoir ! quelques heures de patience, et il reprenait son trésor !

Avec quelles angoisses le pauvre père attendit le jour !

Le soleil se levait à peine, qu'Abdalla vole au couvent de... Il est admis devant la supérieure étonnée, il oublie son rôle de prudence, il réclame à grands cris sa fille ; puis, au terme d'une si longue entreprise, cette fièvre organisation se détend tout à coup, et c'est avec un torrent de larmes qu'Abdalla prouve son identité ! La religieuse demeure interdite devant la sublime barbarie de cet amour paternel élevé à la dernière puissance.

— Qu'est-ce donc ? s'écrie le cheik ; suis-je encore le jouet d'une vaine espérance ? Sidiah n'est-elle pas ici ?

La supérieure, domptant son émotion, lui raconte en peu de mots l'histoire d'Arthur et de la belle Arabe. Le cheik, haletant, devait toutes ces paroles transmises par son interprète.

Lorsqu'il connut la sorte de dépréssion de la jeune fille, quand il sut enfin dans quel état on l'avait transportée à Toulon, il se leva tout d'une pièce en essuyant ses larmes ; — et faisant entendre une horrible imprécation, il quitta la religieuse glacée d'épouvante...

Une heure après, il volait sur la route de Toulon, au grand galop de quatre chevaux de poste.

X.—SUMMA DIES

Le temps était à l'orage, de nombreux éclairs sillonnaient le ciel, et la nuit descendait lourdement. Sidiah-Marie, assise ou plutôt couchée dans un large fauteuil, s'entretenait à demi-voix avec son ami. M. de Ligneul redisait pour la centième fois à sa fiancée ses projets d'avenir. Il lui parlait de bonheur, la mort dans l'âme ; il lui souriait en dérobant ses larmes. Sidiah sourit à son tour, et lui prit la main avec tendresse.

— A quoi bon, dit-elle, mon pauvre ami, nous tromper plus longtemps tous les deux ? Tu me parles d'avenir, et tu sais qu'il me reste à peine quelques jours, mon Arthur ? Notre vie ensemble eût été une joie trop grande pour ce monde ! C'est pour avoir ambitionné ce paradis que je vais mourir. Dieu, qui ne veut pas que l'Afrique indomptée s'unisse à la France, n'a pas voulu qu'une enfant de cette Afrique s'unisse à un Français. Oui, je suis un exemple et une leçon pour mes compatriotes et pour les tiens, pour-suivit-elle avec une éloquence qui navrait Arthur, car elle elle lui montrait Sidiah telle qu'il l'avait rêvée, au moment même où la fatalité venait le lui reprendre ! Je ne veux rien te cacher. Pour devenir ta femme, pour me rendre un peu digne de toi, j'ai forcé ma nature, j'ai tenté l'impossible ! Je ne suis qu'une musulmane, qu'une fille du désert, et j'ai voulu être une chrétienne, une fille de la civilisation. Il fallait l'ignorance sous la tente des patriarches, et j'ai pâli sur les livres des savants ; il me fallait les longues caravanes à dos de chameau, les courses en plein air sur nos chevaux agiles, et j'ai languï dans l'immobilité de la retraite. J'étais comme une fleur des montagnes qui vit du soleil et de la brise. L'air morne et brûlant de la serre m'a étouffée ! Te souviens-tu de ce jour

où, dédaignant pour ta Sidiah la simple parure des femmes de ma nation, tu me forças de changer ma tunique de laine en robe de soie, mon haik de poil de chèvre en mantelet de dentelles ? De ce jour-là, mon Arthur, ta Sidiah a été frappée à mort ! Mais ne t'afflige pas de ces choses, mon ami, elles étaient écrites là-haut. D'ailleurs, ton amour ne valait-il pas bien le sacrifice de ma vie ? Après t'avoir connu, je serais morte sans toi. Ne vaut-il pas mieux mourir pour toi, après t'avoir aimé ?...

Arthur, abattu, évanéti, cachait sa tête dans ses mains et pleurait.

— Sidiah ! s'écria-t-il avec désespoir, me pardonnes-tu ? me pardonnes-tu ?

Il se jeta aux pieds de la jeune fille et les inonda de ses larmes.

Mais tant d'émotions avaient épuisé les forces de la malade ; elle se renversa en arrière et sembla perdre connaissance...

Au même instant, un grand bruit se fit sur l'escalier. Arthur entendit ses domestiques descendre avec emportement l'entrée de son appartement.

Indigné lui-même, il courait au devant du tumulte, lorsque la porte, cédant à une main de fer, livre passage à Ben-Abdalla !

XI.—LE PÈRE ET LA FILLE

Le cheik s'élança jusqu'au fauteuil de l'Arabe, et reconnaît à peine sa fille qu'il cherche depuis trois ans !

Son premier regret, il faut le dire, n'est pas de la retrouver mourante, mais de la retrouver Française et chrétienne. Puis, après une contemplation morne et silencieuse, il remarque sa pâleur de marbre, et se tourne brusquement vers Arthur.

Celui-ci avait d'abord tout compris et tout deviné. Quelle autre douleur que celle d'un père pouvait égaler sa propre douleur ?

— C'est donc ainsi que tu me la rends, misérable chrétien ! s'écria le cheik ; tu m'as ravi mon enfant, ma perle de beauté ; tu me l'as prise éclatante de force et de jeunesse, et tu me rends aujourd'hui un cadavre ! Deviens donc un cadavre toi-même, et que ton sang rachète le reste du sien !

En même temps, Abdalla saisit son poignard et va en frapper Arthur ; mais, à un cri de Sidiah, sa main s'arrête et l'arme tombe.

La jeune fille revient à elle-même et se croit la proie d'un songe infernal. Le père qu'elle a tant pleuré est là, devant elle ! et il lève le poignard sur son fiancé !

La pauvre enfant reprend enfin ses sens, et, oubliant tout le reste, se livre à la joie de revoir son père. Elle se lève, malgré sa faiblesse, se jette éperdue à son cou, et tous deux demeurent immobiles dans cet embrassement.

Arthur, retiré dans un coin de la chambre, cédait malgré lui la place à ce rival inattendu.

Mais cette fois la secousse avait été mortelle ; Sidiah retombe inanimée dans son fauteuil.

M. de Ligneul, fou de douleur, disparaît et rentre avec un médecin. Le cheik, assis sur le tapis, aux pieds de sa fille, regarde chacun s'agiter autour d'elle sans faire lui-même aucun mouvement, demandant au ciel et à la terre, au prophète et à son amour un moyen de la secourir.

Au bout d'une heure seulement, Sidiah rouvre les yeux, et les tournant aussitôt vers son père, elle lui fait signe d'approcher. Puis, recouvrant la parole par un suprême effort, elle instruit le cheik de tout ce qui lui est arrivé depuis leur séparation. Elle lui dit comment elle l'a cru mort à la bataille de N... ; comment Arthur, sauvé par elle, l'a sauvé à son tour et conduite en France... ; les mille bienfaits dont cet ami l'a comblée, les soins maternels de Mme de Ligneul, les peines et les difficultés de sa propre éducation, et enfin les projets de mariage—interrompus si fatalement... Le cheik avait écouté toute cette histoire avec une attention profonde.

— Ainsi, dit-il, cet homme t'a servi de père quand tu croyais avoir perdu le tien. Je ne puis donc le tuer volontairement, puisqu'il t'a tuée sans le vouloir... Le prophète m'avertit, d'ailleurs, que je puis réparer cette double faute.

L'Arabe, en effet, se relève comme inspiré, dépose un baiser sur le front de sa fille, et quitte la chambre sans ajouter un mot.

Au bout de quelques minutes, il revient suivi d'un de ses serviteurs. Celui-ci pose sur une table un coffre de bois de cèdre, et Ben-Abdalla, écartant tout le monde du lit de la malade :

— Au nom de Mahomet, dit-il solennellement, je vous adjure de me laisser seul avec ma fille ! Telle était l'autorité de ces paroles, que chacun obéit et M. de Ligneul lui-même.

Le cheik alors s'enferme avec Sidiah, se jette la face contre terre du côté de l'Orient, ouvre le coffre de cèdre, en tire un costume arabe et en revêt la jeune fille en prononçant des mots sacrés. Puis il feuillette un manuscrit du Coran, l'appuie sur la tête de Sidiah, et lit trois fois le même verset.

Lorsque la jeune Arabe se sent recouverte de l'habit de sa race, quand elle entend les paroles qui ont bercé son enfance, un vif rayon de joie ranime son visage...

Le cheik s'en aperçoit, et, déjà triomphant, rouvre le coffre de cèdre, il y prend un amulette précieux qu'il passe au cou de la jeune fille. Mais déjà la sensation du plaisir a cédé la place au remords dans le cœur de Sidiah. Elle se souvient qu'elle n'est plus musulmane, mais catholique, et sa nouvelle religion, si éloignée au chevet des mourants, lui parle plus haut que tous les souvenirs.

— Merci, mon père, dit-elle d'une voix éteinte ;

vos secours sont impuissants ; c'est au Dieu des chrétiens, à mon Dieu, qu'il faut demander de l'aide ! non pas pour le salut de mon corps, mais pour celui de mon âme.

Et arrachant de son cou l'amulette arabe, elle le jette loin d'elle, et baisse le crucifix d'ivoire suspendu à son lit.

— A vous, mon père, dit-elle ensuite au cheik, je dois une vie passagère en ce monde !

— A toi, Arthur, dit-elle à M. de Ligneul qui venait de rentrer, le dois une vie éternelle là-haut, où je vais t'attendre ?

Un faible soupir suivit ces mots, et ce soupir fut le dernier...

De cheik demeura sans force et sans volonté, et se laissa enlever machinalement de la chambre.

XII.—LE DERNIER TRÉSOR.

Le lendemain, devaient avoir lieu les funérailles de Sidiah... La voilée funèbre touchait à sa fin. La morte était couchée sur son lit, dans son costume arabe... Son beau visage avait été respecté par le trépas, et on l'aurait crue plongée dans un doux sommeil, si les cierges brûlant à l'entour et le prêtre incliné sur le chevet n'eussent trahi la fatale vérité...

Mme de Ligneul, dans la pièce contiguë, veillait inquiète auprès de son fils, dont une fièvre ardente avait égaré la douleur. Le ministre de Dieu était donc seul près de la jeune morte..., lorsque avant l'aurore deux Arabes, entrant tout à coup, le bâillonnèrent et enlevèrent le cadavre...

Au point du jour, un brick, frété, par Ben-Abdalla, voguait sur la Méditerranée.

Le cheik rapportait en Afrique la déponille de son enfant.

QUELQUES PRÉJUGÉS ANGLAIS

Il vient de paraître à Londres, sous le titre : *Russie et Angleterre*, un ouvrage fort curieux, signé des initiales O. K., qui cache une Russe fort bien apparentée à la cour du czar, femme d'esprit et de talent, madame Novikoff.

Madame Novikoff, qui a su se créer en Angleterre de hautes relations, est une amie de M. Gladstone, auquel elle s'efforce de prouver la nécessité d'une alliance amicale *anglo-russe*. C'est un rêve qu'elle caresse depuis longtemps, et l'ouvrage dont nous venons de parler et auquel nous empruntons l'extrait suivant fort curieux, n'a d'autre but que de combattre certains préjugés enracinés, à tort peut-être, en Angleterre contre les Russes :

Hélas ! pauvres Russes ! il paraît qu'il n'y a aucune chance pour nous d'obtenir jamais justice chez les Anglais en Angleterre. A peine nous flattons-nous d'avoir rencontré un ami ou du moins une personne qui a le bon sens de vouloir connaître la vérité sur les accusations portées contre nous, sans preuves positives, et de se refuser à regarder comme des vérités générales, absolues, des cas isolés, qu'une rebuffade soudaine nous rappelle à la réalité et qu'un acte d'hostilité non déguisée, dissipe en un seul instant l'agréable illusion que nous nourrissons d'avoir enfin trouvé un juge sans préjugés.

Certainement, la crainte ne peut avoir aucune part dans la manifestation d'une animosité aussi tenace. Les menaces contre votre royaume d'Indes n'existent que dans l'imagination de ceux qui se figurent qu'on puisse lancer une pierre des bords de l'Oxus jusqu'aux talus méridionaux de l'Himalaya.

En Russie nous ne pouvons pas comprendre comment les Anglais souffrent que la crainte du pouvoir russe serve de coloris à tous les discours de vos conservateurs politiques, et exerce son influence sur la politique de votre ministère. Nous connaissons trop bien le pouvoir de l'Angleterre pour accepter un pareil compliment comme étant sérieux.

Nous voyons que l'Angleterre s'annexe chaque année de nouveaux territoires avec une facilité dans laquelle les étrangers ne peuvent trouver qu'une preuve bien faible de sa répugnance d'étendre les frontières de l'empire.

Nous savons qu'elle est toute puissante sur mer et que sa position financière est de premier ordre. D'un autre côté, la Russie n'est pas riche. Elle n'est riche que moralement, et suivant les anciennes idées russes, cette richesse n'est pas tout à fait à dédaigner. Mais cette richesse morale ne peut ni menacer les Indes ni annexer la Grande-Bretagne. Alors, pourquoi cette panique irraisonnable hantée-elle l'imagination de la puissance qui eut toujours la plus grande confiance en elle-même et qui fut la race la plus intrépide au monde. Si j'étais Anglais, je rougirais